

Trois questions, trois pièges

Denise Desautels

Volume 39, Number 4 (232), August 1997

Écrire l'amour, encore...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D. (1997). Trois questions, trois pièges. *Liberté*, 39(4), 47–53.

DENISE DESAUTELS*

TROIS QUESTIONS, TROIS PIÈGES

Comment parler de l'amour et de la littérature à la fin d'un siècle marqué par la question du malheur? de l'amour et de la littérature quand on va et vient depuis toujours entre réalité et fiction, et qu'on s'est aventurée dans un projet d'écriture qui a pour titre *Ce fauve, le Bonheur?* de l'amour et de la littérature quand on est une femme?

Trois questions, trois pièges, dans un texte qui, par moments, les entrelace. Amoureusement.

Troisième question

Le roman d'Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, commence par ces quelques phrases:

Tu vas commencer le nouveau roman d'Italo Calvino, Si par une nuit d'hiver un voyageur. Détends-toi. Concentre-toi. Écarte de toi toute autre pensée. Laisse le monde qui

* Née à Montréal, en 1945. Professeur.

Publications récentes:

Le saut de l'ange, «autour de quelques objets de Martha Townsend», poésie, Montréal, Le Noroît / Amay, L'arbre à paroles, 1992.

Lettres à Cassandra, en collaboration avec Anne-Marie Alonzo, correspondance, Laval, Éditions Trois, 1994.

Cimetières: la rage muette, poésie, photographies de Monique Bertrand, Montréal, Dazibao, 1995.

«Ma joie», crie-t-elle, poésie, dessins de Francine Simonin, Montréal, Le Noroît, 1996.

t'entoure s'estomper dans le vague. La porte, il vaut mieux la fermer; de l'autre côté, la télévision est toujours allumée. Dis-le tout de suite aux autres: «Non, je ne veux pas regarder la télévision!» Parle plus fort s'ils ne t'entendent pas: «Je lis! je ne veux pas être dérangé.» Avec tout ce chahut, ils ne t'ont peut-être pas entendu: dis-le plus fort, crie: «Je commence le nouveau roman d'Italo Calvino!» Ou, si tu préfères, ne dis rien; espérons qu'ils te laisseront en paix.

Au moment où je commence ce roman, il y a déjà quelques années, j'ai envie de suivre jusqu'au bout cette voix narrative qui dit «tu», utilisant, sur un ton de connivence, ce petit pronom très personnel qui, d'habitude dans la vie, me fait tendre l'oreille; envie surtout d'entendre la longue confidence qu'elle me fera, tout au long du roman, par le biais d'un Lecteur fictif. Or je comprends vite que j'ai été piégée, que cette voix ne s'adresse pas à moi. À la page 33, c'est le choc: «Voici donc: la Lectrice fait son heureuse entrée dans ton champ visuel, Lecteur, ou plutôt dans le champ de ton attention, ou plutôt c'est toi qui es entré dans un champ magnétique dont tu ne peux fuir l'attraction.» C'est la rencontre amoureuse, l'aimantation. Le Lecteur et la Lectrice deviendront «mari et femme» et se retrouveront dans le même lit, à la toute fin du roman, au moment où le Lecteur est «juste en train de finir, comme il le dit lui-même, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, d'Italo Calvino».

C'est le choc et, cependant, du même coup, l'illumination, car ici «[Tu] est un autre». On ne me parle pas à moi, on parle de moi – ou plutôt d'une femme fictive, d'une Lectrice, à laquelle je ne peux pas ne pas m'associer – et, par le fait même, on m'exclut de la confidence. Choc et illumination: ce roman ne fait que pousser à l'extrême, en ne la masquant pas, en l'exposant même avec force, l'ambiguïté souvent troublante du masculin dans la langue et dans la littérature.

De quel lieu lit-on / écrit-on quand on est un homme? quand on est une femme? J'ai toujours envie de reprendre à mon compte les premières phrases de *Une voix pour Odile* de France Théoret: «J'écris d'où je viens. Je parle d'où je suis.» Parfois une voix de femme s'emporte: comme un accroc dans la fiction, une fausse note dans la littérature universelle. Si fort en moi ce désir d'entendre ou de faire entendre une voix qui ne se prend pas pour une autre, qui va et vient entre réalité et fiction, en continuant d'être elle-même, une voix d'homme ou de femme en quête de sens qui poursuit, ailleurs et autrement, sa réflexion sur la vie, sur l'amour... bien que je reconnaisse avec Madeleine Gagnon que «je suis double sexe» et que je retrouve parfois en moi «des traces d'une mémoire masculine».

Deuxième question

La vie avant la littérature; l'amour avant la littérature amoureuse. Un choix d'amoureuse, le choix de celle qui a le désir de «vivre grande». Paradoxalement cette expression «vivre grande» me vient de la littérature, et je l'emprunte à l'écrivaine Gail Scott, pour la millième fois. D'abord, la vie, les choses humaines, avec ce qu'elles portent en elles d'inconsolé et d'inconsolable, d'irréparable, d'intolérable même; puis la littérature, puis l'écriture, avec leurs intentions de lumière. Puis de nouveau la vie. Puis... C'est ce va-et-vient qui m'intéresse.

Un jour, il y a près de vingt ans, juste une petite phrase dans *Dieu*, un roman de Carole Massé: «... on s'imaginait qu'elle entreprenait d'écrire par plaisir elle écrit encore dans l'habitude moyenâgeuse de se saigner...» Juste une petite phrase, et une éclaircie a alors traversé ma vie et mon écriture. Puis, quelques autres, à peu près à la même époque, dans *Bloody Mary* de France Théoret: «Trop proche du journal. Trop proche des réminiscences. J'ai toujours envie d'écrire. Toujours envie de hurler. Au

lieu de tenir un crayon, je tiens un poignard parfois un pieu, ça n'écrit pas.» Oui, des éclaircies, dans des voix hurlantes, et cependant follement amoureuses. Après je pouvais replonger dans l'ombre puisque je savais que la lumière était toujours possible. L'ombre, celle qui enrobe le plus souvent la vie et avec laquelle l'écriture, en quête de lumière, se débat de livre en livre; celle qui atteint, à un moment ou à un autre, toutes nos histoires d'amour, réelles autant que fictives, et nos désirs d'éternité. Après la mort d'Alix Cléo Roubaux, dans *Quelque chose noir*, Jacques Roubaux écrit: «"Elle est vivante", j'imagine que cette proposition, fausse dans mon univers, est vraie dans cet autre, l'univers (fictif) de sa vérité.» L'écriture nous propose parfois cette vérité autre...

En 1979, Luce Irigaray publiait aux Éditions de Minuit un très court essai poétique sur les rapports mère-fille, un texte au titre emblématique, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, qui se termine sur ces quelques phrases: «Quand l'une vient au monde, l'autre retombe sous la terre. Quand l'une porte la vie, l'autre meurt. Et ce que j'attendais de toi, c'est que, me laissant naître, tu demeures aussi vivante.» En 1979, je me souviens d'avoir lu ce texte – comme il a dû l'être par à peu près toutes les femmes de ma génération –, c'est-à-dire comme une libération. En le lisant, je pouvais laisser monter en moi les émotions les plus contradictoires et les plus inavouables qui viciaient, étouffaient même depuis longtemps, cette première relation amoureuse: colère, tendresse, désir, peur, rage, nostalgie... Émotions inavouables qui, poussées à l'extrême, ont fait des ravages dans l'histoire du monde.

Relisant récemment cet essai pour la rédaction de la postface d'un texte d'Anne-Marie Alonzo, dans lequel le corps à corps avec la mère est devenu essentiel, à la suite de la paralysie de la fille, j'ai senti que, en ce qui me concernait, quelque chose de ce côté-là s'était apaisé. J'arrive beaucoup mieux qu'avant à mesurer la portée

des gestes maternels, à me retirer avec délicatesse, presque comme s'il s'agissait d'un jeu, quand se dessine de nouveau l'ombre du/d'un cordon ombilical. Déplacement, ouverture, apaisement. Cette lente métamorphose, c'est en grande partie aux écritures de femmes – mes semblables, mes sœurs, oserais-je dire – que je la dois. Ces femmes n'ont pas inventé l'amour maternel ni la dérive de sa pulsion première et de ses exigences vers d'autres amours, mais elles les ont écrits de multiples manières et, par voie de conséquence, m'ont amenée à les approcher, à les penser et à les écrire, à mon tour, autrement. Leurs écritures nombreuses et diversifiées ont fait des brèches dans un paysage depuis longtemps impénétrable. Et leur ferveur a porté plus loin la mienne. Dans le dernier numéro de la revue *Arcade* qui a pour thème « Ces femmes qui nous inspirent », Nicole Brossard, parlant des livres qui résonnent en elle, écrit : « Dans ces livres, j'entends le monde bruire, je vois des femmes faire à leur tête et recommencer en toute connaissance de cause la phrase qui sert à dénouer les nœuds de malheur et à faire progresser les délires de certitude à l'aide desquels la langue repense demain, l'univers et je suis. Une femme. » Des mots d'amoureuse.

Avec le temps et les livres des autres – hommes et femmes –, le monde s'est mis à bruire, les images ont changé : l'amour non plus étau, mais élan, mobilité, espace, respiration ; l'amour sans reflux opaque, sans ce que Luce Irigaray appelle encore « cet obstacle aveugle ». Car il est toujours possible que resurgisse, ailleurs que dans la première relation amoureuse, l'exigence, ou le besoin sournois, ou, au contraire, le refus de l'emprisonnement amoureux. Et l'inévitable culpabilité qui s'ensuit. Et, au bout du compte, la fuite, la douleur, la folie ou la mort. Tant d'œuvres littéraires posent cette question ambiguë de l'amour et de la mort.

Avec elles – certaines d'entre elles –, j'essaie de vivre, de penser et d'écrire au présent.

Ce fauve, le Bonheur, récite des origines. Ce texte oscille entre réalité et fiction. J'y travaille depuis plusieurs mois. C'est en lisant *Tu ne t'aimes pas* de Nathalie Sarraute que ce titre m'est venu, cette phrase, entre autres: «Le moindre écart, le moindre soupçon de liberté qui pourrait mettre le Bonheur en danger et on est rappelé à l'ordre... ramené dans le Bonheur pieds et poings liés.» J'en suis là, ramenée de nouveau de force, tous les jours depuis quelques mois, dans le Bonheur. Peut-être aurais-je dû refuser d'écrire cette communication. Comment puis-je parler aujourd'hui de l'amour et de la littérature, en les orientant vers la lumière, en toute liberté, sans buter sur ces «pieds et poings liés»; sur cet amour obligatoire longtemps perçu comme un contrepoids à la mort, à une accumulation extravagante de morts que ma mère nommait ses «âmes voyageuses»; sur un vaste pan d'ombre derrière lequel tant d'autres, plus vastes encore, se sont accumulés; sur les livres – j'allais écrire les voix – que j'ai lus récemment et dans lesquels amour et ombre sont le plus souvent entrelacés; ceux, entre autres, de Madeleine Monette, de Nancy Huston, de Pascale Roze, d'Annie Ernaux, de Philippe Forest... ?

Première question

Peut-être ne puis-je parler que de l'écriture elle-même portée par un élan amoureux qui cherche à désencombrer les paysages où s'est engouffré l'espoir; l'écriture, la mienne, portée par toutes celles que je lis, écritures multiples aux accents parfois contradictoires qui me ramènent toujours à la question de la vie comprimée entre mémoire et avenir, à la question du malheur et du bonheur, à la question du sens.

Toujours je sens ce désir de réconciliation entre des mondes apparemment inconciliables – l'ici et l'ailleurs, la

mémoire et le présent, la pensée et l'émotion – et toujours j'écris, avec l'intention de faire surgir les liens étranges qui unissent le petit monde de l'intime à l'autre, vaste, si vaste, et si encombré de douleurs. J'essaie de «parle[r] d'où je suis», avec la conscience de plus en plus forte, bouleversante à certains moments, d'être installée dans un pays douillet qui tient à distance les grandes douleurs, les tragédies; qui se tient à distance de l'insensé de l'Histoire. Comment écrire simplement avec cette conscience-là et sans tricher, sans avoir l'air de vouloir faire coïncider le poids de ses petites détresses avec celui de détresses démesurées; sans avoir l'air de vouloir entrer de force dans l'Histoire? Comment aborder cet insensé de l'Histoire, sans parler faux? Un poète québécois me disait un jour qu'il n'aurait jamais pu écrire quelques-uns de ses livres s'il ne s'était pas «dépaycé» quelques mois par année. Il lui avait fallu sortir de ce pays douillet, se rapprocher physiquement de certains lieux chargés d'histoire douloureuse pour que son écriture pût advenir. Je crois, moi aussi, à la nécessité de ces dépaysements, de ces rapprochements.

Au moment où, assise à ma table de travail, je cherche à formuler ces réflexions avec le plus de vérité possible, je me sens mal à l'aise, j'ai l'impression qu'elles font tache. Comme si l'incongruité de mon rapport à l'Histoire devait rester inédite ou ne devait apparaître que transfigurée par les voyages et la fiction dans des textes où le «je» qui ose s'y aventurer... sait qu'il/qu'elle marche sur des œufs. Cependant je fais le choix de ne pas les effacer parce qu'elles me semblent intimement liées au thème de la rencontre. Les effacer serait justement tricher.